





Signé Daho

*Si les chansons d'Etienne Daho sont bien faites, c'est qu'il a la tête bien pleine.
De tant de rêves rock...*

Je préfère ne pas le cacher : il se trouve que je connais bien Etienne Daho. Depuis longtemps. Depuis l'hiver 79 précisément : j'étais parti avec les Stinky Toys pour un concert à Rennes ; c'était l'époque héroïque mon bon monsieur, entassé dans une camionnette pourrie et sans chauffage, qui ne dépassait le 80 que dans les descentes. Les Toys, aussi géniaux que bordéliques, donnaient un concert de temps en temps, et à chaque fois, c'était le retour de la grande aventure cheap du rock français en cette fin des seventies. Bon, le set fut normal, devant un public bien maigre, une centaine de curieux, peut-être, pas beaucoup plus. L'organisateur avait plongé, mais il était tellement gentil que personne ne lui en voulut de ne pouvoir assurer qu'une paire de chambres d'hôtel pour le groupe. Il avait le même âge que nous, et une candeur désarmante : il s'en foutait d'avoir perdu ses économies, il était content, il avait vu son groupe favori !

Comme il neigeait et qu'on ne pouvait pas passer la nuit dehors, il nous invita à passer la nuit chez lui. Il n'y faisait pas beaucoup plus chaud, mais il y avait là un vieux Teppaz, et la collection complète des E.P. de Françoise Hardy...

On promit de se revoir. Le lendemain, la neige bloquait l'autoroute et la camionnette des Toys ; pour cause d'absence injustifiée, je fus viré de mon boulot et devint rock-critic à plein temps. Quant à Etienne Daho, je l'ai revu, parce que le groupe local qu'il avait mis en première partie des Toys s'appelaient Marquis De Sade, et qu'autour de lui, Rennes allait vivre des mois électrisants.

L'appartement d'Etienne, au centre de la ville, était un centre de ralliement de la « bande » ; je squattais chez lui, on passa un hiver frileux (le chauffage ne marchait décidément pas, pas d'argent pour payer la note) à se gaver des disques de chevet du bonhomme : Françoise Hardy bien sûr, et aussi Ricky Nelson et le Velvet, et Nico. On passa aussi un été à danser sur le premier B52's, c'était bien, et puis la magie rennaise s'éteignit, avec la fin de M.D.S. Une dernière fois je squattais l'appartement de Daho, et avec une mine de conspirateur, il me fit écouter quelques chansons de son cru, enregistrées sur un mini K7. Je lui servis même d'ingénieur du son (!), tendant le micro en plastique du Philips alternativement vers sa bouche, lorsqu'il chantait, et vers la guitare, dont il ne maniait qu'une corde à la fois ! C'était charmant, et pour lui faire plaisir, j'écrivis trois lignes dans *Frenchy But Chic*, son premier « papier ». Pour être honnête, à l'époque, je n'aurais pas pensé une seconde que ces vagissements étaient ceux d'une carrière qui s'annonce bien.

« Dès l'âge de trois ans, je mettais des disques et connaissais des chansons par cœur ! Mon disque préféré, c'était « Teddy Bear » par Presley, ma mère était une fan d'Elvis et de rock en général ; elle écoutait beaucoup de do-wop, mon père, c'était plutôt le jazz. Ensuite, j'ai subi l'influence de mes sœurs, qui écoutaient les groupes anglais mid-sixties ; Kinks, Who, Troggs, Beatles, Stones. J'aimais aussi les chansons folk que les chefs scouts nous jouaient à la guitare, Dylan revu par Hughes Aufray. A l'époque, à la *Locomotive*, près de la Place Blanche, j'ai enregistré un disque à exemplaire unique d'une reprise d'Hughes Aufray : « Tout Le Long Du Chemin » (« Singing The Blues »), je l'ai toujours d'ailleurs !

Adolescent, j'ai découvert le Velvet Underground, ça a été l'illumination complète, après les cours je courais chez moi pour écouter ces disques-là. Ensuite : Eno, les carrières soli de Lou Reed, John Cale, Nico, et toujours Ricky Nelson. Jusqu'à 77 où j'ai découvert les punks et surtout les Stinky Toys. M.D.S. en fait, c'était pas mon truc. Je les soutenais comme tout le monde à Rennes, on était copains, mais les chansons des Toys me convenaient mieux, elles parlaient de choses quotidiennes. M.D.S., c'était Murnaü, Fritz Lang, des références culturelles qui me faisaient chier.

Un jour je me suis dit que j'allais faire des chansons ; en un été, à raison de trois par jour, j'en ai écrit soixante dix ! Je m'étonnais moi-même, d'autant qu'à l'époque j'avais un projet par jour, que je ne menais jamais à bien. Je ne me voyais pourtant pas aller jusqu'à les chanter vraiment, mais les gens autour de moi comme Jacno ou Frank Darcel m'ont encouragé à faire des maquettes. A l'époque il y avait à Rennes cette fabuleuse effervescence, tous les jours naissait un groupe, c'était euphorisant.

J'ai fait une maquette de cinq titres avec les musiciens de M.D.S. qui étaient en voie de rupture, et je l'ai présentée à Thierry Haupais, le producteur de M.D.S., qui allait entrer chez Virgin. On y est rentrés ensemble ! J'ai fait un premier album avec Jacno comme producteur. Pour moi, c'était génial de travailler avec lui, à cause des Toys, et de Lio qu'il venait de produire. C'est un disque très pop, naïf, assez minimaliste : la batterie sonne comme un carton à chaussures ! Il a eu un succès très relatif : la chapelle des branchés principalement.

J'ai toujours su que je travaillerai un jour ou l'autre dans « l'artistique », j'ai toujours vécu pour le cinéma, la musique, j'ai fait un peu d'art dramatique, et même tourné le premier rôle d'un film régional. Ma première scène, avant le disque, c'était les Transmusicales. Un succès, bien que j'aie eu le hoquet pendant les vingt minutes où j'ai chanté, le trac, mais comme personne ne connaissait les chansons, ça ne se remarquait pas ! Il y avait plein de gens sur scène, les M.D.S., deux choristes habillées en rodéo-girls, c'était coloré, marrant, en contradiction totale avec le style dominant à Rennes qui était gris, sombre et intello. Tout le monde cherchait la compilation et moi je voulais faire des chansons très simples, dans l'esprit de Buddy Holly et Ricky Nelson. Quelque chose de plus accessible, et il semble que c'était la bonne voie puisque de tous les musiciens qu'il y avait à Rennes, je suis celui qui a le mieux marché commercialement.

C'était une époque fantastique, car c'est une ville très ouverte aux arts, à la musique, une ville très cool. Ce qui a tué cette scène, c'est que les gens se sont pris trop au sérieux dans leur trip, à commencer par M.D.S. ».

Je vois déjà les sacs de courrier à haute teneur insultive s'annoncer sur le pauvre paillasson de la Rue d'Antin. « Daho dans Best, ça va pas ? Déjà Indochine, c'était limite, pourquoi pas Balavoine tant que vous y êtes ? » C'est drôle comme le fameux cross-over des médias chantent les vertus lorsqu'il s'agit d'un artiste anglais, devient tout à coup incongru dès qu'il touche un artiste français. Boy George dans *Podium*, dans *Match* et dans *Rock & Folk*, c'est normal, mais Daho dans *O.K. Magazine*, le *Gay-Pied*, *Le Monde* et *Best* à la fois, ça en choque encore beau-

coup. L'oiseuse classification rock/variété n'a pourtant aucune base réelle, sa meilleure définition, c'est encore la réussite : quand Daho ne vendait que quelques exemplaires de son premier album, il était à coup sûr un chanteur rock ; aujourd'hui que « La Notte La Notte » devient un best seller, et qu'on voit sa tronche dans tous les journaux, il se trouve marqué du sceau de l'infamie commerciale. Bullshit. Tout ça n'est pas sérieux. C'est même l'une des raisons majeures de l'infantilisme permanent du rock fabriqué en France, ce combat d'arrière-garde pour une « street-credibility » masturbatoire ; qui sert d'alibi à ceux qui végètent dans un anonymat souvent mérité. Y a-t-il un de ces rockers de café-des-jeunes qui n'échangerait pas ses boots pointues et ses lunettes noires contre une petite place sous les spotlights de Guy Lux ?

Daho vient du rock, ses racines sont le rock, le plus essentiel peut-être (Nelson, Velvet), ses musiciens ne sont pas des requins blanchis sous les harmois des heures de studio, mais des mecs de sa génération passés par la dure école du groupe français ayant sévi entre 78 et 82, ses chansons sont du rock dans la grande tradition pop : des mélodies soignées, des mots simples, des arrangements musclés et originaux, qui ont bien assimilé les lois de la dance-music qui domine le marché du disque actuellement. Daho est tellement rock qu'il est bien classé au *Bestop* de ce journal, et comme c'est vous qui en décidez, c'est que vous devez bien avoir raison.

— « Pour les gens qui mettent une frontière entre le rock et la variété, je suis juste assis sur le poste de douane ! Pour les rockers je suis trop grand public, et pour les médias traditionnels je suis trop branché. Mais je parle de choses tellement quotidiennes qu'elles peuvent toucher tout le monde ; il y a des gens qui viennent me dire qu'ils n'écoutent jamais de musique française, mais qu'ils aiment mon disque.

J'estime faire de la musique « pop », le rock c'est une expression spontanée et révoltée, et à part quelques personnes comme Lou Reed ou Alan Vega, ou les Cramps, les groupes d'aujourd'hui qui prétendent au rock ne font que du revival, et ça, ça me gonfle. Aujourd'hui tout le monde veut faire des hits, avoir du blé, être une star, alors où est la révolte dans tout ça ? Moi je ne suis pas délibérément commercial, je fais mes chansons comme je les sens, du mieux que je peux, et si ça marche, je suis ravi, mais c'est la gloire ou le caniveau !

Mon personnage n'est pas inventé, c'est mon propre nom, mes propres fringues, Etienne Daho, c'est vraiment moi, pas un personnage racoleur et inventé. Je suis un « average guy », n'importe qui pourrait écrire mes chansons, mais personne ne le fait ! ».

Les médias s'affolent sur Etienne Daho, plus vite même que le public. Il représente quelque chose de tangible, la figure véritable de sa génération : un peu désabusé, beaucoup romantique, convaincu de l'efficacité du travail, un héros du temps, qui fait courir petites filles en mal de projections amoureuses et journalistes en quête de modèles sociologiques. L'indice du succès, c'est peut-être cette demi-page de dithyrambe que *Le Monde*, quotidien sérieux s'il en fut, a récemment réservée au chanteur qui monte. Un privilège qu'aucune valeur consacrée du show-biz n'a jamais connu !

— « La première alerte au succès, ça a été « Le Grand Sommeil », un single qu'on a fait



(Jean-Eric Perrin)

A NEW YORK

avec un tout petit budget, à Rennes, et qui a bien marché. C'est à ce moment que mon équipe s'est dessinée, avec Frank Darcel à la production, et Arnold Turboust qui compose et joue des claviers. Ce succès nous a ouverts des portes, le grand public nous a découverts. On a donc eu plus de temps et de budget pour « La Nocturne, La Nocturne ».

Le succès n'a pas vraiment changé ma vie. Pour des raisons pratiques j'ai changé de ville, je suis venu habiter Paris. Sinon je change souvent de téléphone et je fais attention en rentrant chez moi parce qu'il y a des gens qui m'attendent. Tout ça ne me préoccupe pas beaucoup. Ce qui m'intéresse, c'est de faire un prochain disque qui me plaise. Ce qui a changé, ce sont mes circuits ; par exemple je suis passé des émissions qui sont plutôt de mon style, comme Platine 45, à des émissions où je dois cotoyer des horreurs comme Bernard Menez ou Jean-Luc Lahaye, qui vendent des tas de disques. « Vedette de la chanson », c'est une expression qui me fait rire. Je ne sais pas si c'est une période de ma vie qui doit durer, je suis assez instable. C'est un métier que j'ai fait complètement par hasard, et qui m'excite maintenant, parce que je veux faire mieux, c'est ça le moteur : l'envie de perfectionner les mélodies, le spectacle, pour ça il faut du temps et du travail, ça prend des années. Mais j'ai souvent envie d'arrêter quand je me retrouve dans des émissions de télé qui sont nulles, avec des gens qui me font gerber, dans un contexte que je ne connais pas.

De toute façon, j'ai toujours infiniment préféré le travail d'écriture, la composition, le studio, plutôt que les contraintes du

service après-vente d'un disque, qui sont les interviews (Ooops), les photos et les télé. Après, j'aimerais bien bifurquer vers le cinéma, comme scénariste, réalisateur ou même acteur ».

Etienne Daho à New York, c'était une expérience intéressante à observer. Daho seul sur la scène de la Danceteria, chantant « Le Grand Sommeil » avec des bandes ; le même accompagné par les Comateens chantant quelques titres dans un loft de Washington Heights... Je ne cherche pas à gonfler l'affaire, il n'a pas fait le Madison Square Garden, le Village Voice ne l'a pas mis en couverture, et les gens qui le reconnaissent dans la rue étaient bien sûr des frenchies en gouquette. N'empêche, ce genre de pari n'est pas vain. Pourquoi attendre que la gloire soit assurée dans son pays avant d'aller essayer ailleurs de faire son trou ? Rien n'est inutile : parler aux auditeurs de la seule station FM qui émet un programme en français, à partir d'une université du South Bronx, et déjeuner à l'ambassade de France parce que l'attaché culturel a flashé sur les chansons du Rennais, et qu'il pourrait peut-être obtenir une aide financière pour faire revenir Daho, avec ses musiciens cette fois, pour un vrai concert, voire une tournée, cet hiver.

Etienne Daho bénéficie, dans la grosse pompe, d'une petite notoriété, depuis qu'Eric Dufaire, le boss de Cachalot Records, a sorti « Made In France », une compilation de rock français, et que la presse new yorkaise a spontanément et à l'unanimité

désigné l'auteur du « Grand Sommeil » comme l'avenir de la chanson française sur le nouveau continent. Sûr, il y a encore du boulot avant qu'Etienne Daho n'inscrive son nom, après ceux de Chevalier, Piaf, Montand et Aznavour, dans les tablettes des frenchies ayant réussi à se faire entendre au pays des cow-boys. Mais ces brèves prestations ont suscité des intérêts, et New York risque de revoir Daho sur scène bientôt, et d'accueillir son disque dans les bacs de la ville. Cette même semaine de juillet, outre Daho, New York accueillait Malicorne, Sapho à la Danceteria et au Ritz, et les Bill Baxter à la Danceteria et au CBGB. Ceux qui essayent, y arrivent.

Pour Daho comme pour les autres, la meilleure leçon à tirer d'une aventure new yorkaise, c'est peut-être d'acquiescer une certaine décontraction, de se libérer du complexe international, pour continuer d'attaquer le marché national avec force et détermination. C'est en tous cas ce qu'il se propose de faire.

— « Ces prochains mois, je vais préparer une tournée avec un groupe de dix musiciens, pour la fin de l'année. En France et aussi dans les pays où le disque est sorti : l'Italie, le Québec, le Bénélux et New York. Sinon, il y a plein de gens qui me demandent d'écrire pour eux, mais pour que je puisse le faire, il faut bien sûr qu'ils correspondent à mon univers. J'ai déjà écrit, ou je vais écrire, pour Lio, Françoise Hardy ; Jacno et Chamfort m'ont demandé les textes d'un album, j'ai aussi fait une chanson pour Lio et Jacky qui vont enregistrer un single en duo. Je travaille aussi sur mon prochain album, sur lequel, en plus de mon équipe de base, je vais collaborer pour l'écriture de quelques chansons avec Jérôme Soligny et les Comateens. J'ai également mon livre sur Françoise Hardy à terminer ».

L'histoire d'Etienne Daho, c'est l'illustration du proverbe « Aux innocents les mains pleines » ! Rentré dans ce métier par hasard et par jeu, il se pique à ce jeu, et se découvre en main des atouts qu'il s'ignorait. Ce garçon discret qui voit dans l'écriture le principal objet de son nouveau rôle, se voit bombardé « idole des jeunes », devient le personnage « in » que traquent les magazines de toutes tendances, et réalise un consensus rare de tous les publics sur son disque.

Il a encore beaucoup d'efforts à accomplir pour concrétiser tout cet espoir qu'il cristallise, et d'abord apprendre à devenir un vrai chanteur sur scène, un idiome qu'il n'a pour ainsi dire jamais pratiqué. Et puis il doit confirmer, mais ça c'est plus facile, que son écriture de chansons, pour lui et pour les gens qu'il sent sur la même longueur d'onde, correspond bien à cette nouvelle sensibilité que la chanson d'expression française désespérait de trouver un jour.

Jusqu'à Etienne Daho, le label « nouvelle chanson française » s'appliquait à une bande de gens, dont certains sont sûrement talentueux, mais qui tous sont d'une génération révélée par Mai 68. Ils sont passés par les terrifiantes seventies, leurs errances pas toujours glorieuses. Daho lui, a été révélé par 77, il est l'enfant du rock'n'roll et du cinéma, il raconte des choses simples, avec des mots qui savent toucher tout le monde, il tartine de la poésie sur le langage de notre génération, et sa musique n'a rien à envier aux bons compositeurs actuels qui règnent sur le rock international. On en tient un, c'est pas le moment de le lâcher.

Jean-Eric PERRIN